

Stupeur. Genèse d'une tentation

Guylaine Massoutre

Number 58, Winter 1993

La résistance à l'écriture

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14011ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Massoutre, G. (1993). Stupeur. Genèse d'une tentation. *Moebius*, (58), 89–94.

STUPEUR. GENÈSE D'UNE TENTATION.

Guylaine Massoutre

À l'origine de l'écriture gît une passion; celle qui magnifie les livres et ceux qui les écrivent, les bibliothèques et ceux qui les fréquentent, les vitrines de librairies et ceux qui les livrent, les innombrables noms couchés dans les fichiers, le beau papier enluminé et les riches filigranes, les illustrateurs qui parmi les textes coulent des encres et des couleurs. Éditions précieuses ou presses de poche, l'univers du livre m'immobilise et s'embrase sous mes yeux plus vite qu'un feu de paille.

Amor nascendi. De l'objet au titre, de la paume à l'œil, le livre m'appartient en passant par mon corps, comme il me découvre un peu de moi-même inconnue. Il naît d'un amour sans mélange, être unique dénommé dans un corps à corps métonymique du verbe lire et du verbe écrire. Semence du mot passion, il a reçu ce don d'appeler l'être sensible à l'intelligence en éveillant maintes prémonitions, sans rime ni raison.

Avant qu'on l'ait ouvert, le livre est éloquent. Il s'expose à la suggestion. Au sens large, le livre clos est un asile de paix : il dessille les yeux de qui lui devine une âme. Elle rayonne d'une aura intelligible. Puis la rencontre se précise : le désir se colore de grâce; voici le temps suspendu, nos certitudes effacées. Bientôt l'envie suscite le tourment

qui me harcèle déjà pour que l'objet transite entre mes mains.

Le livre attend patiemment le regard cryptographe qui pénètre son univers à peine il l'aperçoit. Le livre coule de source. Il chuchote tout bas. Sur la table inanimé, le livre compose en sourdine une lente succession de logogriphes équivoques. Il couronne mon front des assonances du sens.

Le livre est empathique. Il faut s'en emparer pour oser soulever le poids d'une plume. J'ouvre les pages. Dans l'empois d'une pâte sèche, griffée d'encre, qui retient les phrases, l'alignement du texte dresse ses mots sauvages pour mieux faire écho à ma rêverie. Comme sur les affiches de Folon, le livre se déploie lentement, il s'envole lourdement. Il m'impose sa volonté : que je me dessaisisse pour lui. Il me fait face.

Sa langue m'est exergue avant toute lecture. Il m'obsède, je suis son obligée. Il parle dans ma main d'étranges perspectives et inaugure un avenir prochain. Déjà le ton fait la chanson. Ses caractères me sont perlocutoires. Le temps est venu de lire.

À livre ouvert, je touche la plus intense vitalité du monde. Le système d'un sens exfolié par la lecture gravite dans un nouvel horizon sensible. L'œil qui circule, vecteur magnétisé, égruge le cœur du livre-monde et il déclenche un épicycle qui aspire le livre dans un autre cercle. L'écorce sèche s'envole dans le vide, tandis qu'un esprit agité s'approche d'une matière vive.

Aux particules captées par la lecture, l'esprit attribue d'abord un matricule, auquel il adjoint ensuite une grammaire, qui débrouille le chiffre des mots. J'entre dans une ère de lenteur qui m'est printemps de la découverte. Un état de mode se glisse entre les lignes; je vois une forêt de papier qui bourgeonne. Il y coule maintenant une sève qui m'appartient. L'épaisse pâte vient engorger ma langue.

Les mots dégèlent. Au fil de la débâcle, une détrempe neuve colore la colle de pâte du matériau transformé. En s'étalant, la lecture glace mon esprit buvard d'un vernis clair. C'est l'affleurement de la pensée. Un sens s'écrit avec

un pinceau. Des racines du texte lu, il germe dans ma tête. Fini le temps de la dormance, il croît un arbre nouveau.

L'imprimerie redevient écritoire. Elle prête ses outils au lecteur accoudé; sa main qui caresse les pages sombres écrit impulsivement un texte en surcharge, avec la plume qui s'est envolée. La main gribouille hâtivement; la pensée gratte avec fougue. L'esprit qui lit s'agite à l'aveuglette en marge du texte. Le livre lui offre ses fournitures dans un mouvement d'incoercible générosité.

Les signes se gonflent de profondeur dans le miroir qui ondule. Mon regard se charge d'impalpables formations. Les outils œuvrent à leur netteté. Une nouvelle dimension habitée dispose ses reliefs. Le texte hologramme verse mot à mot ses reflets d'encre sur ma cornée. Et cette mince lentille vitrée laisse passer la fragile harmonie entre un livre qui pense et un esprit qui lit.

Les mots couchés se lèvent soudain. Ils s'étirent, bâillent, s'agitent. Ils se mettent à migrer. Ils s'amassent en chemin mieux que dans leur enclos. Ils se laissent guider par la voix qui les fait transhumer. Le pasteur qui emmène son troupeau en estivage sait que l'ascension vers les chaînes hautes prépare l'embouche; les géniteurs gavés féconderont les panses gravides; il flottera un air de gentiane, la cantilène flûtée d'un berger.

Les mots sont avides d'espace; ils aiment respirer. Que le vent tourne les pages! Les mots effrénés copulent en l'air depuis la nuit des temps. Les hauteurs tourmentent le lecteur, il veut toujours y revenir. Dans la vallée des livres rangés, il n'y a que paille sèche et foin coupés. La lecture est l'épreuve du désir d'altitude sur lequel l'écrit a piétiné.

«Je suis un homme-plume, écrivait Flaubert. J'ai les nerfs agacés comme des fils de laiton. Je suis en rage sans savoir de quoi. C'est mon roman peut-être qui est en cause. Ça ne va pas, ça ne marche pas. Je suis plus lassé que si je roulais des montagnes. J'ai dans des moments envie de pleurer. Il faut une volonté surhumaine pour écrire, et je ne suis qu'un homme.» Écrire, revers ascétique frénétique du joueur de livre. Âpre destin de celui qui refuse d'être défait par les mots.

L'écriture entête le plus humble fêru. L'encre de la ferveur tache tant d'épreuves impuissantes que, sur le papier, il demeure seulement l'ombre de la chasse. «J'ai des abcès de style et la phrase me démange sans aboutir.» Nul mieux que Flaubert n'a décrit l'orgueil du démiurge blessé.

Il est pourtant des mots réfractaires dont émane le bonheur. L'insoumission qui campe les textes totems ouvre les perspectives qui engendrent tous les autres mots. La résistance s'abandonne. Vous me troublez, mondes littéraires, votre audace a quelque chose d'agréable, complètement.

Je me répète cette phrase de Rimbaud : «La poésie ne rythmera plus l'action, elle sera en avant»; il assigne à la vie ce que consignent les livres mais qui s'échappe toujours d'eux. Littérature déliée. Vivre de langue maîtrisée, éprise de projets. *Amor vivendi*.

Passer à l'écriture, une audace sans sauvagerie, un courage fors l'héroïsme? J'ose prendre le voile; je m'engage à le soulever. Je pose le voile et je me sens dénudée. Je remonte vers l'origine de ma fascination pour y établir mon vivoir; j'appelle la catharsis comme l'accomplissement d'une passion. Pour apprivoiser la menace de l'ignorance et du drame, l'horreur et le bonheur, la brûlure et la joie, je songe «détruire, écrit Duras, pour savoir», pour ne jamais en finir avec la «solution finale».

Écrire, un acte que le geste ne doit pas éblouir. C'est l'union blanche avec la page écrite qui ne doit pas noircir. L'image court en avant des mots, lents, lourds, longs, habiles et collants. Mais l'écriture progresse plus vite que la ligne qui se remplit, déjà fanée à peine éclore. J'érode ainsi ma prolifération mentale, je l'assigne d'un ton par cette «sorte de passage à l'acte du texte qui l'use et le vieillit» (Duras, *Outside*).

Ma langue libère le texte qui s'étire de ma gauche. Maladroite, je fuis le fait fini, poursuivant la visée d'une touche lointaine, j'appelle un potentiel qui s'exhibe sans plus attendre, dévoyant mon rêve dans une coulée musicale. J'émerge de la gangue qui m'enfouit en raclant ma voix.

Amor nascendi. Je profère ma virtualité en train de s'imaginer. J'incorpore la sensation immédiate d'un avenir qui se présente. Avec des lettres mobiles à ma portée, je cherche la clé d'un accord imparfait et je me répartis. J'ouvre mon essai de livre, abandonnée au rythme du texte. Je compose avec phrasé et je me récite *a cappella*.

Je perçois maintenant l'insécable pensée. Je l'agrippe à mon tour, décollant du verbe homogène quelques points d'un espace qui distingue mon univers de tout autre. La force d'une syntaxe prédisposée fait apparaître d'imprévisibles contours. L'objet de ma pensée indécise s'ébauche dans l'aube de mon encre. Des grappes de mots lèvent des promesses; le sens gravite sur ma page, agglutiné au texte. C'est encore le chaos.

L'enveloppe du texte reflète un désordre angoissant. Sous la loupe de la rigueur correctrice, je cherche les lois de ma complexité. Simplifier le silence, tromper l'attente d'un théâtre dont le lourd rideau n'est pas encore levé? Ma main pesante plonge dans une boîte noire et frôle d'effrayantes matières. Les mots sont autistes, ils refusent de se nommer. Où est le prisme qui libérera leur énergie emprisonnée?

L'écriture aspire à décrire et à expliquer ce que la connaissance d'un texte fixe et grossit. Le texte est toujours une serre; la vie y éclôt, y prospère, y étouffe, y meurt aussi. Le sens gravite entre l'attraction réciproque de mon esprit et de ma langue. Le bègue cherche ses lunettes; le sens est une lampe qui s'allume sur les pages. Et plus je me relis, plus le texte se déforme. *Amor vivendi.* La pensée qui arase l'écrit bifurque vers un objet que je ne connais pas.

